



AMOR FATI

czasopismo interdyscyplinarne

**Cultura
animi** Przestrzenie
myśli.
Przestrzenie
kontr-
kultury.

FRIEDRICH WILHELM NIETZSCHE.

ECCE HOMO!*

Friedrich Wilhelm Nietzsche. ECCE hOMO!

BARTŁOMIEJ K. KRZYCH

Uniwersytet Reszowski

Mots-clefs: homme, moral, Nietzsche, philosophie de vie, surhomme, volonté de puissance.

« Celui qui lutte contre les monstres doit veiller à ne pasle devenir lui-même. Or, quand ton regard pénètre longtemps au fond d'un abîme, l'abîme, lui aussi, pénètre en toi »¹.

– Friedrich Nietzsche.

REMARQUE METHODOLOGIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE

Si ce n'est pas marqué autrement, toutes les citations sont tirées des ouvrages suivantes de Nietzsche :

1. *Ainsi parlait Zarathoustra*. Trad. G.-A. Goldschmidt. Le livre de poche, coll. « Classiques de la philosophie ». Paris 1983 [= **Z**].
2. *Le Gai Savoir*. Trad. H. Albert (revue par M. Sautet). Le livre de poche, coll. « Classiques de la philosophie ». Paris 1993 [= **GS**].

* Texte français a été revue par M. l'abbé Louis-Nouma Joulien (Communauté Saint Grégoire le Grand, Camerino) et mgr Beata Kawalec (URz).

¹ F. Nietzsche : *Par-delà le bien et le mal*. Trad. H. Albert. Le Livre de Poche, coll. « Classiques de philosophie ». Paris 1991, p. 166 [= 4^e partie, *Maximes et intermèdes*, n. 146].

3. *Ecce homo. Comment on devient ce que l'on est.* Trad. J.-C. Hémeury (revue par D. Astor). Gallimard, coll. « Folio bilingue », Paris 2012² [= **EH**].

* * *

TEXTE

« Incipit tragœdia » (GS IV, 342)

Friedrich Wilhelm Nietzsche est né le 15 octobre 1844 à Röcken près de Leipzig. Il grandissait dans une pieuse famille protestante : son père et ses deux frères étaient pasteurs. Ce pieux garçon – qui par la suite se proclama la « dynamite » (cf. EO IV, 1) et « l'*anti-âne par excellence*, et en cela un monstre unique dans l'histoire, - je suis – poursuit-il – en grec, et pas seulement en grec, l'*Antéchrist...* » (ibidem III, 3) portant sur ses épaules le destin de l'humanité (cf. ibidem III, 10, 4) – à l'âge de onze ans, profondément touché par la mort de son père et de son frère, il commence à rédiger des histoires de sa vie, des poèmes et des psaumes, et un peu plus tard ses premières partitions au piano. À l'école de Schulpforta Nietzsche est un brillant élève qui passe ses nuits en rédigeant des dissertations en grec, et qui commence à souffrir de la migraine, maladie qui deviendra pour lui – selon ce qu'il a cru – un moyen pour devenir immortel.

« Je suis un noble polonais pur sang » (ibidem I, 3), et encore : « quant à moi, je suis encore assez polonais pour cela, je donnerais pour Chopin tout le reste de la musique » (ibidem II, 7) – avouait (probablement en mentant) ce critique infatigable de tout ce qui est allemand (« avec l'Allemand, presque comme avec la femme – écrit-il – on n'atteint jamais le fond, *car il n'en a pas* », ibidem III, 10, 3), qui d'ailleurs, selon ses propres paroles, ne croyait qu'à la culture française (ibidem II, 3).

* * *

« Courage c'est ce que me semble être la préhistoire de l'homme » (Z IV, 15), mais « Il y existe des choses si bien inventées qu'on croirait la poitrine d'une femme : utile et agréable à la fois » (ibidem III, 12).

Après des études à Bonn et à Leipzig (où il renonce à la foi et à l'étude de la théologie pour pouvoir devenir *le disciple de la vérité* – quelle vérité pourrait-on se demander, car pour Nietzsche « les vérités sont des illusions dont nous avons oublié qu'elles sont des illusions »², – en effet Nietzsche était comme Socrate chez qui il voyait paradoxalement le commencement de l'époque de décadence – il voulait ôter les illusions et les vérités apparentes aux hommes), cet homme – nommé professeur de philologie classique à Bâle à l'âge de 24 ans sans avoir encore soutenu sa thèse – publie en 1871 son premier ouvrage inspiré par la musique de son ami (à l'époque), Richard Wagner : *la Naissance de la tragédie*. Ce fut un harmonieux prélude au rythme du mythe d'Apollon (ce qui est faible, calme, compatissant, harmonieux) et de Dionysos (ce qui est fort, violent, cruel, émotionnant) annonçant la pensée vitale de « l'homme fait Dieu ». En effet, selon lui, le vrai esprit de l'humanité, celui de Dionysos, fut remplacé par l'esprit pessimiste d'Apollon, donc il faut à l'homme dépasser, briser, rompre cet infantile obstacle d'une contemplation impassible et sereine, au milieu d'un monde de douleurs, qui nous enferme dans un piège d'effroi de l'existence. Il est donc nécessaire de revenir aux sources de l'humanité, à la volonté de vivre une vie riche qui doit s'affirmer par son propre débordement, au culte de la force et du corps (car pour Nietzsche l'âme est mortelle [cf. Z III, 13, 2] et elle doit être soumise aux instincts du corps ; bien plus « l'âme est un mot qui désigne une

² F. Nietzsche: *On Truth and Lies in a Nonmoral Sense*, 1873, [in :] idem, *A Nietzsche Reader*. Trad. R. J. Hollingdale. Penguin Classics 2003, p. 117.

partie du corps », ibidem I, 4,) au monde des forts où il n'y a pas de place pour la pitié et pour les faibles (qu'il désigne sous terme de troupeau régi par les forts – les surhommes).

« Je fis de ma volonté de santé et de *vie* ma philosophie » (EH I, 2), la philosophie qu'il a poursuivi jusqu'à la folie (dont il parle en ces mots : « Être noble – ce serait peut-être alors être fou », GS I, 20) qui couronne et scelle son destin (n'a-t-il pas proclamé par les bouches de son prophétique *alter ego* Zarathoustra : « suivez vos chemins ! Et laissez les peuples et les nations aller leur chemin à eux ! » ?, Z III, 12, 21). Nietzsche commença ainsi à créer l'univers à sa *divine* image, mais... d'une divinité fictive jaillit un monde-fantôme. Cette auto-crédation fut finalement pour lui son auto-destruction.

* * *

« J'habite ma propre demeure, jamais je n'ai imité personne, et je me moque de tous les maîtres qui ne se moquent pas d'eux-mêmes (écrit au-dessus de ma porte) » (GS motto).

Huit ans après (la publication de la *Naissance de la tragédie*) il démissionne de l'université pour commencer la vie errante du solitaire « Wanderer » (*voyageur*) jamais compris, qu'il mènera jusqu'à la fin de sa vie consciente (« Dans les villes les plus peuplées, c'est comme si j'étais dans un désert », ibidem I, 2 – n'est-ce pas ?). Dans de telles circonstances il rédige la plupart de ses œuvres dont la plus célèbre, « le cinquième Évangile » (i. e. *Ainsi parlait Zarathoustra*) - « rien de semblable n'a jamais été composé, jamais senti, jamais souffert » (EH III, 6, 8) – nous assure-t-il, mais le personnage de Zarathoustra est une condensation de ses rêves, une image fantomatique de sa substance qui divinise la contradiction.

La réflexion qui fructifia dans la publication de *l'Humain, trop humain* en 1878 (où cet apôtre de la vie réfute la

métaphysique classique et commence ouvertement son combat avec la « religion anarchiste de décadence » - le christianisme – qui conduit à la fiction appelée « foi », car pourtant « Dieu est... une grossière *interdiction* qui nous est faite : ne pensez point ! », ibidem II, 1) lui permettra de personnaliser sa pensée (influencée par ses prédécesseurs, comme Voltaire, Darwin, Spencer, Lange, Hartmann, Schopenhauer [il le découvre très tôt et l'étudie avec passion mais finalement il constatera qu' « il s'est trompé en tout », ibidem III, 1, 1], mais nullement Kant qui « fut un idiot », Z 11) et par ses professeurs et amis, pour en nommer Wagner, Ritschl, Overback, Rhode, Burckhardt) – dirait-on « enfin », car « on veut vivre et l'on est forcé de se vendre » (GS I, 40), comme c'était le cas avec Wagner (cf. son *Autocritique* dans la 2^e éd. de la *Naissance de la tragédie*) – d'ailleurs, à la fin de sa vie il se moquait et il critiquait tout le monde (même sa famille), bah ! Il attribua la capacité de rire à son surhumain idéal, en l'enlevant à l'homme qui se décompose dans ce monde falsifié par les religions et les philosophes (en effet, seulement ceux qui ont accepté l'éternel retour sont capables de rire).

* * *

« Tout, dans la femme, est énigme, et tout dans la femme a une solution : elle s'appelle grossesse... mère est la femme la plus douce » (Z I, 15) ; « Par trop longtemps un esclave et un tyran se dissimulaient dans la femme. C'est pourquoi la femme n'est pas encore capable d'amitié : elle ne connaît que l'amour » (ibidem 12) ; « La femme n'est pas encore capable d'amitié : les femmes sont encore chattes, des oiseaux. Au meilleur cas, des vaches » (ibidem 14).

L'année 1882 fut peut-être la plus douloureuse pour celui qui à la fin de sa vie consciente s'identifia tantôt avec le dieu Dionysos, tantôt avec le Crucifié : il rencontre la jeune, belle et intelligente Lou von Salomé qu'il demande trois fois en mariage

(par l'intermédiaire de Paul Rée), en vain. Après cet échec d'une amitié (pas seulement philosophique) à trois, Nietzsche s'isole de plus en plus (premiers symptômes de la maladie psychique). Tout cela lui a permis d'affirmer et de classer sa pensée dans le *Gai Savoir* qui est consacré à la philosophie de l'esprit libre où les grands thèmes de sa réflexion (décadence, l'idéal de sur-homme, l'éternel retour, mythe de Zarathoustra, relativisme de la connaissance et de la morale) sont désormais parvenus à leur pleine maturité ; mais ces thèmes ne sont et ne peuvent pas être classifiés dans un système, car ce qu'on appelle « le système de Nietzsche » (artificiellement divisé en trois périodes de sa pensée par des soi-disant *spécialistes*), c'est Nietzsche lui-même (plusieurs fois il affirme qu'il ne veut créer aucun système, de plus, les contradictions de sa pensée ne le dérangent pas, car pour lui tout ce qu'il dit reflète son individualité – quoi dire donc d'un fou ?).

* * *

« J'apporte la contradiction comme on ne l'a jamais fait... je suis in messenger de bonne nouvelle comme il n'en fut jamais, je connais des taches si hautes que la notion même n'en existait pas avant moi » (EH IV, 1). « Je suis de la dynamite » (ibidem).

Jusqu'en 1889 – l'année où en se promenant à Turin il « explose », i. e. il sombre dans la démence (une crise mentale, une vraie folie et non une syphilis dont l'idée fut inventée) – Nietzsche publia plusieurs ouvrages (entre-autres : *l'Antéchrist*, *Par-delà bien et mal* et *l'Ecce homo*) où il développe sa doctrine, combat le christianisme (dont il n'a rien compris) et réfute ceux qu'il prend pour ses adversaires (alors tout le monde), constitue la transvaluation des valeurs et divinise sa propre personne. Tous ses livres apparaissent à Nietzsche lui-même comme des étapes vers la guérison.

* * *

« Un jours, - je crois du salut c'était l'an un.
La Sibylle dit, ivre sans vin :
Oh ! Malheur ça va de travers !
Déclin, déclin ! Jamais le monde ne tomba si bas.
Rome devint putain et putasserie,
le César de Rome s'est fait betail, Dieu lui-même
s'est fait juif ! » (Z IV, 3, 1).

Guérison ? Oui, car l'homme était malade et cette maladie s'appelle « Dieu »...

* * *

« Un jour le diable me parla ainsi : 'Dieu aussi a son enfer : c'est son amour pour les hommes'. Et il y a peu, je l'entendis dire ce mot : 'Dieu est mort, Dieu est mort de sa compassion pour les hommes' » (ibidem IV, motto).

Dieu dont la mort dépose à l'homme le fardeau de liberté qui ne peut être porté par cet homme qui est malade et faible, car il a toujours besoin d'une religion qui est pour lui comme une drogue (il soulage momentanément la souffrance), religion qui ne porte avec soi aucune vérité. Et alors !

* * *

« J'appris que l'homme était quelque chose qu'il fallait surmonter, - que l'homme est un pont et non un but : qu'il se dit bienheureux de son midi et de son soir, comme chemin vers de nouvelles aurores... » (ibidem III, 12, 3). « L'homme est quelque chose qu'il faut surmonter. (...). L'homme est aussi quelque chose par-dessus quoi on

peut sauter » (ibidem 4). « Ô mes frères, celui qui est un premier-né est toujours sacrifié. Mais nous sommes tous des premiers-nés » (ibidem 6).

Quelle est donc cette guérison ? Celle de la maladie mortelle qui est l'illusion qu'on appelle la vie (« le concept de 'Dieu', inventé comme antithèse à la vie », EH IV, 8 ; et encore : « le christianisme, cette négation du vouloir-vivre faite religion ! », ibidem III, 10, 2), celle de l'homme déchu, celle de l'homme de *décadence*. Alors, Nietzsche crie « Je vous enseigne le surhumain » (Z I, 1, 3), car « l'homme est quelque chose qui doit être surmonté » (ibidem). Son surhomme est un être qui grâce à sa force rénovatrice et créatrice dépasse la réalité et ses limites ; c'est un aristocrate spirituel, un « grand individu » qui seul crée les valeurs. Le surhumain est une surmontation (ascension) incessante qui n'a pas de fin. Ce surhomme se caractérise par sa volonté de puissance qui est tout simplement une volonté de vie, une volonté d'une incessante victoire sur soi-même, un amour du risque et de la recherche de soi-même ; c'est une volonté de développement, du devenir plus qu'on est. C'est un désir jamais satisfait de manifestation et de jouissance de force, un instinct créateur qui dans un homme libre devient principe et source de force et de volonté de l'autoréalisation. La libre volonté n'existe pas, car il n'y a pas de causalité (idée inventée par les théologiens pour aggraver l'homme du péché) ; la liberté est un élément de jeu, de plaisir et de créativité – être libre signifie donc être le maître de soi-même, et libre peut l'être seulement celui qui l'est par soi-même. La volonté de puissance n'est donc pas une lutte pour survivre, mais une lutte pour évoluer, avancer et la vie est une aspiration à l'amplification de la force, de la dureté. La lutte qui présuppose des victimes – les faibles (seule la morale des durs et des forts est une vraie et admissible morale pour Nietzsche, donc les forts peuvent et même doivent utiliser les faibles pour pouvoir tendre vers le surhumain).

Mais, comment trouver un surhomme, existe-t-il ? Non, c'est impossible. Donc... il faut les fabriquer, cultiver, élever ! Comment ? Voilà la prescription : point de départ : mort de Dieu ; principe central de production : volonté de puissance, volonté de vie ; moyen de sélection : éternel retour, acceptation du destin, *amor fati* ; produit : surhomme, un homme fait Dieu ; fin idéale : paradis sur la terre. Cependant, avez-vous déjà vu une telle fabrique, un tel élevage ? Moi non... l'histoire non plus.

* * *

« Mais l'ennemi le pire que tu puisses rencontrer, tu le seras toujours toi-même ; tu te quêtes toi-même dans les cavernes et les forêts. Solitaire, tu parcours la route vers toi-même ! Et ton chemin passe devant toi-même, et les sept diables. Tu seras hétérodoxe à toi-même et sorcier et dévot et bouffon et douteur et impie et mécréant. Il faut que tu veuilles brûler dans ta propre flamme : comment voudrais-tu redevenir neuf si tu n'es pas d'abord devenu cendre ? » (Z I, 17).

Ainsi, cet homme devant une douleur incomparable (et pas seulement physique) cherchait dans cette douleur son explication et la cause de son bonheur. Nietzsche souffrit en lui et pour lui : la douleur a pour fin un triomphe plus autonome du moi, un don plus profond de l'homme à lui-même ; il eut le sens de la souffrance, mais il lui manqua le sens de la croix, le sens de la souffrance qui donne (car la douleur est béatitude dans la mesure où la douleur est amour). Dans une telle perspective il ne peut y avoir lieu pour le Dieu chrétien ni même pour le dieu des philosophes, et Nietzsche en poussant sa pensée jusqu'à l'absurde fait de lui-même son dieu, mais il ne s'aperçoit pas qu'ainsi il tombe dans le néant. Il fut dévoré par le vouloir de ce qu'il n'a pas pu ni être ni avoir. Sa folie fut un « Fiat » crispé de l'orgueil, lui-même il fut un orgueil incarné ; il s'immole, mais sur son propre autel, il s'offre, mais à soi-même, il se jette dans le feu qu'il alluma et son

étoile-idole se consume à ses propres feux, il brûle dans sa propre flamme, il devient cendre, mais... il oublie un tout-petit détail : il n'est pas un phénix. Voilà non-vivant l'apôtre de vie, celui qui voulut apprendre aux autres comment il faut vivre ! Et pourtant « on l'est soi-même ou on ne l'est pas » (EH II, 4), n'est-ce pas ?

* * *

« On paie chère d'être immortel : pour cela, il faut mourir plusieurs fois de son vivant. Il est une chose que j'appelle la rancune de la grandeur : tout ce qui est grand, une oeuvre, une action, une fois accompli, se retourne sans tarder contre son auteur. C'est justement parce qu'il a fait cela qu'il se retrouve faible » (EH III, 6, 5).

Nietzsche mourut le 25 août 1900 à Weimar après onze ans de « discussion » avec son piano. Toute sa vie il nous invitait au jeu réduisant à la divine manière le monde aux apparences, cependant si même les dieux grecs ne voient rien d'excitant dans l'éternité, est-ce que l'homme peut ignorer ou même refuser ce à quoi il est « condamné » à cause de son implication au temps ? Est-ce que la mort, qui nous sépare des dieux n'est pas une inspiratrice de ce fougueux qui fait – arcymétaphysiquement – que nous croyons que « la vie est autre part » ?

* * *

« M'a-t-on compris ? – Dionysos contre le crucifié... » (ibidem IV, 9).

« Il est l'inaccessible, il est l'inévitable » dit le poète en parlant de Dieu. Faute de s'incliner devant le Dieu inaccessible, Nietzsche se brisa contre le Dieu inévitable. Toutes les questions qu'il a soulevées, tous les enseignements qu'il a répandus – critique des faux idéaux, dépassement de la morale, surhumain,

amor fati, vertu qui donne, etc. – se nouent autour du même centre et appellent la même réponse : Dieu. Et peu nous importe qu’il ne prononce ce nom de Dieu que pour le nier puisqu’il ne nous laisse le choix qu’entre lui et le néant... Son drame essentiel réside précisément dans cette imitation de Dieu, non plus pour s’unir, mais pour se substituer à lui, dans cette prière résorbée et qui devient blasphème (car on prend toujours au sérieux l’adversaire qu’on défie à mort)... Mais Nietzsche n’est pas Dieu et la prédication de Zarathoustra n’est pas l’Évangile... ainsi la folie couronne et scelle sa destinée : elle est son ultime et son plus loyal témoignage au chaos qu’il portait en lui, et comme il l’a chanté lui-même au seuil des ténèbres, « sa septième, sa dernière solitude ».

* * *

« Deviens qui tu es » (Z IV, 1) car « vouloir libère » (ibidem II, 2).

BIBLIOGRAPHIE

1. Nietzsche F. : *Ainsi parlait Zarathoustra*. Trad. G.-A. Goldschmidt. Le livre de poche, coll. « Classiques de la philosophie ». Paris 1983.
2. Nietzsche F. : *Par-delà le bien et le mal*. Trad. H. Albert. Le Livre de Poche, coll. « Classiques de philosophie ». Paris 1991.
3. Nietzsche F. : *Le Gai Savoir*. Trad. H. Albert (revue par M. Sautet). Le livre de poche, coll. « Classiques de la philosophie ». Paris 1993.
4. Nietzsche F. : *Ecce homo. Comment on devient ce que l’on est*. Trad. J.-C. Hémerly (revue par D. Astor). Gallimard ,coll. « Folio bilingue », Paris 2012².
5. Nietzsche F. : *A Nietzsche Reader*. Trad. R. J. Hollingdale. Penguin Classics 2003.
6. Thibon G.: *Nietzsche ou le Déclin de l'Esprit*. Lyon 1948.

Key words: man, ethic, Nietzsche, philosophy of life, overman, will to power.

Summary: This paper is an biographical and philosophical analysis of life of the German philosopher Friedrich Wilhelm Nietzsche (1844-1900). The text is based largely on the writings of Nietzsche and from the standpoint of Christian thought it presents critique of morality build by Nietzsche.

Bartłomiej K. Krzych (UR) – student filozofii i teologii, uwielbiający myśl św. Tomasza z Akwinu, nielekceważący jednak innych myślicieli: w myśl zasady, że wszelka filozofia i teologia nie polegają na odtwarzaniu tego, co powiedzieli inni, ale na dochodzeniu do prawdy rzeczy. Jego zainteresowania oscylują wokół szeroko pojętej tematyki teologiczno-filozoficznej. Innymi słowy ciekawi go wszystko, co podpada pod najszerzej jak to możliwe rozumiane pojęcie bytu (liturgia chrześcijańska, historia, języki, zwłaszcza starożytne, informatyka, literatura: w tym poezja; sam też próbuje w niej swoich sił.

Kontakt: crisoforos1990@gmail.com

